

# Les Roses de la nuit

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Les Fils de la poussière*

*Ce que savait la nuit*

*Opération Napoléon*

*Trilogie des ombres :*

*Dans l'ombre, T. 1*

*La Femme de l'ombre, T. 2*

*Passage des Ombres, T. 3*

Arnaldur Indridason

# Les Roses de la nuit

*Traduit de l'islandais  
par Éric Boury*



Titre original : *Dauðarósir*

© Arnaldur Indriðason, 1998

Published by agreement with Forlagið, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

© Éditions Métailié, Paris, 2019, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0417-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Où donc s'est perdue la couleur de tes jours ?  
Et les poèmes que, d'un rêve à l'autre, ton sang  
murmurait,  
Dans quelle tempête se sont-ils égarés,  
ô enfant, qui te croyais porté par la merveilleuse  
vérité  
qu'abrite l'inépuisable puits que tu portes en toi !  
En quel lieu... ?*

*Nostalgie, Jóhann Jónsson (1896-1932)*

Ils avaient découvert le corps sur la tombe de Jon Sigurdsson, le héraut de l'Indépendance, dans le vieux cimetière de la rue Sudurgata. Assise à califourchon sur le jeune homme, c'était elle qui l'avait vu en premier.

Ils avaient remonté Sudurgata en se tenant par la main après avoir quitté l'hôtel Borg. Il l'avait prise dans ses bras et l'avait embrassée. Elle lui avait rendu son baiser, d'abord tendrement, puis en y mettant plus de passion et en se laissant emporter par sa fougue. Ils étaient partis de l'hôtel Borg vers trois heures du matin et avaient traversé la foule qui envahissait le centre. Il faisait beau, c'était peu après le solstice d'été.

Il l'avait invitée à dîner. Ils ne se connaissaient pas encore très bien, ce n'était que leur troisième rendez-vous. Elle possédait des parts dans une société de conception de logiciels dont il était également actionnaire. Génies de l'informatique depuis leur plus jeune âge, ils s'étaient bien entendus dès leur première rencontre. Au bout de quelques semaines, il

avait pris l'initiative de l'inviter au restaurant de l'hôtel Borg. Ils avaient répété l'expérience deux fois. Quelque chose dans l'air indiquait que cette soirée ne se terminerait pas de la même manière que les deux autres où il l'avait reconduite chez elle. Ce soir-là, ni elle ni lui n'avaient pris leur voiture. Elle lui avait proposé au téléphone qu'il la raccompagne chez elle à pied et qu'ils prennent un café. Un café ! s'était-il dit avec un sourire entendu.

Ils s'étaient échauffés en dansant à l'hôtel Borg. Blonde, les cheveux courts, svelte mais le visage poupin, elle était vêtue d'une jolie veste beige et d'un legging assorti. Le foulard de soie qu'il avait au cou était selon elle le signe d'une certaine vanité. Il portait le costume Armani qu'il avait acheté récemment dans une boutique de mode pour la séduire. C'était réussi.

Il avait été surpris quand, ayant quitté le centre, elle lui avait proposé de prendre un raccourci par le vieux cimetière pour rentrer chez elle. Il s'était senti plutôt gêné quand il l'avait embrassée et que son sexe avait durci dans son caleçon, il avait eu peur qu'elle s'en aperçoive. Et elle n'avait pas manqué de le remarquer.

Ça lui avait rappelé son adolescence et les bals du lycée où elle dansait avec des garçons constamment en érection. Les pauvres, il leur en fallait bien peu, se disait-elle alors, et là, cette pensée lui revenait. Il n'y avait pratiquement pas de circulation dans la rue. Ils avaient enjambé le mur du cimetière à l'angle nord-est où repose la respectable famille Thoroddsen. Puis ils avaient longé les tombes, lui en prenant garde à ne pas salir son costume.

Dans ce cimetière voisinent de bons bourgeois d'autrefois et des gens simples, poètes et fonctionnaires, commerçants aux noms de famille à consonance danoise, hommes politiques et bandits de grand chemin. Cet endroit était pour elle une oasis de calme dans la ville, un îlot de verdure en plein été comme en ce moment. Elle avait d'abord eu l'intention de passer par là pour s'économiser un bout de chemin, mais en y entrant elle avait eu une autre idée. La nuit était claire et tiède, elle était légèrement éméchée et il avait manifestement envie d'elle. Elle lui avait donc proposé de s'asseoir sur une tombe pour s'y reposer. Il l'avait regardée, déconcerté. Ce cimetière n'avait rien à voir avec

le désir qu'elle ressentait subitement pour lui. Elle n'était pas comme ça. Dieu tout-puissant, les cadavres n'aiguisaient pas son appétit. En revanche, elle avait toujours eu envie de faire l'amour dans la nature par une belle nuit d'été, avait-elle avoué plus tard à ce commissaire de la Criminelle, cet Erlendur qui portait un chapeau et la mettait plutôt mal à l'aise. Nous y étions tranquilles, avait-elle plaidé, et un cimetière, c'est un coin de nature.

Le jeune homme ne s'était pas fait prier même s'il avait à nouveau pensé à son costume neuf hors de prix. Ils s'étaient allongés dans l'herbe sous un grand arbre sans se déshabiller. Elle s'était contentée d'ouvrir sa braguette, s'était débarrassée de sa petite culotte et assise à califourchon sur lui. Nom de Dieu, c'est bizarre de faire ça au milieu de tous ces morts, avait-il pensé. Sur la tombe recouverte de mousse en face d'elle, elle lisait l'inscription : À mon époux bien-aimé. Repose en paix.

Elle n'avait pas immédiatement vu le corps. Quelques minutes après le début de leurs ébats, elle avait entendu du bruit et avait regardé vers l'endroit d'où il provenait. Elle avait plaqué

sa main sur la bouche du jeune homme pour étouffer ses halètements, toujours assise à califourchon sur lui, aux aguets. En scrutant les parages, il lui avait semblé voir une silhouette franchir précipitamment la grille. Elle avait observé le haut du cimetière. Ses yeux s'étaient arrêtés sur une tache blanche au ras du sol.

Elle s'était redressée et avait enfilé sa culotte. Il avait remonté sa braguette avant de se remettre debout.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'était-il inquiété.

— Il y a quelqu'un là-bas, avait-elle répondu, apeurée. Il faut qu'on s'en aille.

Ils avaient marché à pas de loup vers l'ouest du cimetière tandis qu'elle fixait la tache blanche en la montrant au jeune homme. Ils se demandaient ce que ça pouvait être. Devaient-ils aller voir de plus près ou passer leur chemin et rentrer ?

— On y va, avait-il dit.

— Tu veux dire, on va voir ?

— Non, on va chez toi.

— Ce ne serait pas... ? Un corps ? C'est possible ?

— Je ne vois pas.

La curiosité de la jeune femme l'avait emporté. Plus tard, elle avait regretté de s'en être mêlée, mais ça avait été plus fort qu'elle, il fallait qu'elle sache. Il s'agissait peut-être de quelqu'un qui avait besoin d'aide. Elle avait marché vers cette tache blanche, suivie par le jeune homme. La tache grandissait au fur et à mesure qu'ils approchaient. Quand elle avait vu de quoi il retournait, elle avait suffoqué d'effroi.

— C'est une jeune fille, avait-elle murmuré, une jeune fille nue.

Ils s'étaient approchés.

— Elle est morte ? Ohé, ohé, avait crié le jeune homme. Ohé, mademoiselle !

Elle avait eu l'impression qu'il appelait une serveuse dans un bar comme il l'avait fait si souvent au restaurant de l'hôtel Borg plus tôt dans la soirée, levant la main dans la salle. Elle avait trouvé ça gênant et avait eu l'impression qu'il essayait de lui en mettre plein la vue. Elle avait supporté son attitude à ce moment-là, mais il en allait tout autrement dans la situation présente.

La jeune fille était morte. Elle le voyait, elle le sentait. Elle se pencha pour observer son

visage. Une épaisse couche de fard à paupières bleu nuit, des sourcils noirs, les pommettes pourpres et un rouge à lèvres carmin. Les yeux fermés, elle devait avoir tout juste vingt ans.

Tout en elle portait l’empreinte de la mort. Son corps gracile était d’une incroyable pâleur. Allongée sur le côté, recroquevillée sur elle-même, elle leur tournait le dos. Ses bras aussi fins que la tige d’une fleur étaient relevés vers sa tête. On comptait ses côtes. Ses jambes étaient fines et longues. Ses cheveux bruns et gras tombaient sur ses épaules. On distinguait une marque rouge sur ses fesses : un J tatoué en majuscule.

Ils étaient restés là un moment à réfléchir chacun de leur côté. Pauvre gamine, se disait-elle. Eh bien, c’est raté pour le café ce soir, pensait-il.

— Tu vois qui c’est ? avait-elle demandé.

— Moi ? Mais je ne la connais pas ! Quelle drôle d’idée de me poser une question pareille !

— Je ne parle pas de la fille mais de lui, avait-elle précisé en lui montrant la pierre tombale. Jon Sigurdsson. Honneur, glaive et bouclier de notre nation. Le président Jon.

Le corps reposait sur la sépulture du héraut de l'Indépendance islandaise dont le périmètre était délimité par une grille en fonte noire tandis que la stèle atteignait trois mètres de haut. C'était une colonne de marbre sombre au centre de laquelle un médaillon en cuivre représentait le grand homme de profil. Elle avait l'impression que le président baissait les yeux sur eux d'un air dédaigneux. Les employés du cimetière veillaient à ce que la tombe soit toujours bien entretenue et fleurie. C'était peu après le 17 juin. La grande couronne de fleurs que le président du conseil municipal déposait chaque année le matin de la fête nationale n'avait pas encore été enlevée. La jeune fille était couchée, nue et blanche, dans un océan de fleurs qui, déjà, commençaient à se faner. Un léger parfum de végétation en putréfaction flottait dans l'air.

— Tu as ton téléphone ? s'enquit la jeune femme.

— Non, je ne l'ai pas emporté.

— Ce n'est pas grave, j'ai le mien. Elle avait sorti son petit portable de son élégant sac à main et s'était apprêtée à appeler les secours.

— Au fait, c'est quoi, le numéro de la police ?  
Ils passent pourtant leur temps à le répéter à la télé. Est-ce que l'ancien 11166 fonctionne encore ou est-ce qu'on doit appeler le nouveau, le 112 ?

— Aucune idée, répondit le jeune homme.  
Non mais, quel dégonflé, avait-elle pensé, ce pauvre type est vraiment nul.

— Bon, j'essaie le 112, avait-elle dit.

— Ici la Centrale d'urgence.

La jeune femme avait hésité, elle supposait que les numéros de ceux qui appelaient ce service étaient automatiquement enregistrés. Les portables les plus rudimentaires gardaient en mémoire une dizaine, voire plusieurs dizaines d'appels, et il était évident que la Centrale d'urgence était équipée de ce type de dispositif. Elle n'était pas sûre de vouloir s'impliquer plus qu'elle ne l'était déjà dans la découverte de ce cadavre.

— Vous avez demandé la Centrale d'urgences ? avait répété la voix.

— Mhm, oui, j'ai trouvé le corps d'une jeune fille dans le cimetière de Sudurgata sur la tombe de Jon Sigurdsson. Je parle du cimetière de